



ZOE LEONARD, BIG BORDER

Zoe Leonard. Al río / To the River

Musée d'Art moderne de Paris

Du 15 octobre 2022 au 29 janvier 2023

Commissariat : Jessica Castex et Olivia Gaultier-Jeanroy,
assistées de Margot Routsomitis



L'ampleur de l'exposition *Al río / To the river* qui se tient actuellement au musée d'Art moderne de Paris est à l'image de l'ambition du dernier projet photographique de Zoe Leonard. Le personnage principal de son essai visuel, c'est le Río Grande (en anglais), le Río Bravo (en espagnol), et plus particulièrement la dernière partie de son tracé. L'artiste américaine nous offre une plongée magistrale sur une vaste portion de territoire éminemment politique, une espèce de laboratoire à ciel ouvert. Cinq cents tirages, pour la plupart noir et blanc, subtilement agencés dans les espaces immaculés du musée, créent un axe invisible le long duquel notre regard court, se déplace, emmagasine au plus près de l'image des impressions et des informations. Notre compréhension de la complexité presque absurde de la situation s'affine, l'engagement sans faille de l'artiste de part et d'autre du fleuve se mesure.

PAR GÉRALDINE BLOCH



En 1992, inspirée par l'annonce de la candidature aux élections présidentielles de son amie la poétesse et activiste Eileen Myles, Zoe Leonard écrit un poème intitulé *I want a president*. Au plus fort des « années Sida » et de l'ostracisation des LGBT, ce texte-manifeste à la fois narquois et poignant pointe le manque de diversité et de représentativité flagrant du paysage politique américain, son racisme, son mépris, se concluant ainsi : « *I want a Black woman for president. I want someone with bad teeth, someone who has eaten hospital food, someone who crossdresses and has done drugs, and been in therapy. I want someone who has committed civil disobedience. And I want to know why this isn't possible. I want to know why we started learning somewhere down the line that a president is always a clown: always a john and never a hooker. Always*

a boss, never a worker, always a liar and a thief and never caught. » Invitée le 6 novembre 2016 à réitérer ce texte en public, elle déplore le fait qu'il n'ait pas pris une ride, qu'il soit encore plus criant dans le contexte de l'avènement de Donald Trump et de l'avancée, certaine, du mur de séparation entre les États-Unis et le Mexique.

C'est à peu près à cette période que Zoe Leonard commence à réfléchir au sort du fleuve aux deux noms, frontière supposée naturelle entre les deux nations. Frontière héritée d'une guerre, fleuve aux visages changeants... Le point de départ de ce travail au très long court sera donc une question. Que peut signifier le fait de vouloir assigner un rôle politique à un cours d'eau ? Et comment cette frontière-là a paru ne plus suffire ? En arpentant ainsi entre 2016

et 2020, appareil en main, un long segment de 2 018 km qui court de Ciudad Juarez et El Paso jusqu'à l'embouchure du fleuve dans le Golfe du Mexique, Zoe Leonard a saisi un corpus gigantesque, révélant toute une palette de paysages et d'activités humaines dans son périmètre. Activités à l'orée d'un territoire désertique, liées à la présence et à l'exploitation de l'eau : en observant pour nous l'agriculture, l'industrie, le commerce, les transports, les ponts, les usines, les maisons, les routes, les terrains vagues, les grilles, les murs, les zones « sensibles » et celles aux habitats sauvages préservés, elle soulève toute une série de questions sociales et environnementales. L'immensité du territoire y frappe d'emblée mais ses espaces s'avèrent pourtant sans cesse morcelés, subdivisés, sectionnés, emmurés par la main de l'homme.

Chemins et passages

Toute l'exposition évoque la notion de passage et est question de point de vue. Autoroutes, routes asphaltées, chemins de terre, lit originel et détourné du fleuve, gués, postes-frontières. Le continuum visuel est strié de voies et de tracés parallèles, perpendiculaires, tangents et de barrières. Organisées en séquences distinctes,

par lieux précis, sans légendes, les photographies appellent une lecture minutieuse. Parfois nous ne savons plus sur quelle berge nous nous trouvons. Mais nous pouvons toujours scruter le sens du courant, nous raccrocher à la présence d'une croix sur une colline, aux indications sur un panneau. Zoe Léonard enregistre des repères, libre à nous de les utiliser. Elle nous expose sa méthode, cette vérification permanente du visible. Elle vérifie ce qu'elle a cru saisir, et ce faisant, d'un cliché à l'autre, elle fait intervenir un nouveau détail dans le champ de l'image qui vient confirmer ou infirmer quelque chose. Le format très classique des tirages, pour l'essentiel argentiques, n'est pas là pour nous subjuguier. Il exige au contraire la concentration, la proximité, la comparaison attentive d'images qui constituent par fragments un ensemble dynamique. Zoe Leonard se déplace, longe, contourne, elle grimpe, varie les distances et les points de vue en permanence, par souci d'honnêteté. Elle passe d'une rive à l'autre par le regard et d'un sol à l'autre quand c'est permis. Si le fleuve a perdu de sa superbe, il évoque Walker Evans plutôt que les premiers photographes américains et leurs paysages somptueux, rappelant une photographie documentaire et humaniste capable d'embras-





ser avec pudeur les effets directs et concrets du poids de l'histoire et des grandes décisions politiques qui la façonnent.

Dans ces images bicéphales, beaucoup de voitures, de pick-up, de lampadaires, des traces de pneus et de pas dans la poussière... Les rares êtres aperçus sont des oiseaux, des vaches, des travailleurs en transit, des policiers en patrouille et quelques baigneurs : leur présence est fugace, ils traversent le champ, vont quelque part, au-delà de la portée de notre regard. Si Zoe Leonard se refuse à photographier les gens croisés avec trop de précision et de proximité, c'est qu'elle cherche à résister aux clichés. Elle évite toute désignation ou assignation trop facile des figures. Ainsi pas de « *wetbacks* » (les « *dos mouillés* », surnom donné aux migrants illégaux qui traversent parfois quotidiennement le fleuve), pas de files d'attente humaines. Pour passer il y a des chemins aisés, d'autres plus difficiles. Cela dépend de qui on est et de ce qu'on cherche. Zoe Leonard les expérimente à son tour. Les stratégies de déplacement relèvent du corps et des administrations, entre contrainte et liberté ponctuellement reprise. Plus les zones de passages se rétrécissent, plus elles se voient surveillées, entravées et moins les options pour le marcheur varient.

Zones de coercition

Les *maquiladoras*, ces usines de sous-traitance mexicaines qui pullulaient dans les années 1990 et 2000 aux abords du Río Bravo, ayant peu à peu fermé, restent en face-à-face des villes jumelles

qui ont grandi avec leur essor. Derrière le contrôle des personnes se cache un autre enjeu, celui du contrôle du territoire et de ses eaux. À la question du transit, du filtrage des biens et des individus de part et d'autre de la frontière se superpose aujourd'hui la brutalité inédite du mur en érection. Devant la rupture violente qu'il crée dans le paysage, devant l'opacité qu'il impose, même lorsqu'il se mâtime d'une clairovoie, c'est le droit même de regarder qui est retiré. Panneaux, interdictions, flèches, corridors, portails, blocs de béton, guérites, lampadaires encore, caméras partout. En certains points, l'imbroglie visuel atteint son paroxysme : tout un système de dispositifs de coercition, plus ou moins pérennes ou bricolés, se dévoile en une sorte de surenchère. Témoignant d'essais et de tentatives de déléguer aux objets, au mobilier et aux infrastructures de transport une fonction de contrôle policier – statut s'étendant au fleuve dont le rôle essentiel consisterait à séparer deux pays, au mépris de sa nature même.

Pendant longtemps, ce fleuve n'a pas eu de nom. *Al río / To the river*, ces mots très simples résonnent en nous comme une expression presque vernaculaire, une oralité. *Tu vas où ? Al río ! Ça se passe où ? Al río !* Ils contiennent tout. Tout ce qu'on a vu et qui ramène au fleuve, même lorsqu'il est invisibilisé. On pourrait voir le Río comme un chemin et non comme un fossé. On aimerait en retenir la force, les larges méandres, les crues et la beauté dont même le plus paranoïaque des présidents ne viendra pas à bout. ■

Zoe Leonard en quelques dates

Née en 1961 à Liberty, dans l'État de New York. Vit et travaille à New York et à Marfa
Représentée par les galeries Hauser & Wirth et Gisela Capitain, Cologne

1991 | Cofonde le collectif d'artistes Fierce pussy avec Nancy Brooks Brody, Joy Episalla et Carrie Yamaoka

1992 | *Documenta IX*, Kassel

1998 | *Zoe Leonard*, Centre National de la Photographie, Paris

| *Strange Fruit*, Philadelphia Museum of Art, Philadelphie

2007 | *Documenta XII*, Kassel

| *Analogue*, Villa Arson, Nice

2015 | *Analogue*, MoMA, New York

2018 | *Zoe Leonard: Survey*, rétrospective au Whitney Museum of American Art, New York et MoCA, Los Angeles

2021 | *Bodies at Stake. Œuvres de la collection Sandretto Re Rebaudengo*, MOCO, Montpellier